

« Docteur, lui dit-il, entre le malade et le médecin il y a une heure où rien ne saurait plus être caché ; parlez-moi franchement, parlez-moi sincèrement ; la mort va-t-elle bientôt venir ? »

Et pour détourner ma réponse je m'approchai alors en lui demandant s'il avait froid.

« Je n'ai pas froid, me répondit-il, mais je suis un mort. »

Et puis il se fit un silence jusqu'à ce qu'il reprit la parole pour dire sans émotion, comme un homme qui analyse et qui observe : « Voici le commencement de la fin. » C'était l'invasion de l'agonie. Le malade l'attendait, il l'accueillit doucement.

« Plus de remède, nous dit-il, je ne prendrai plus rien ; qu'on ôte la bouteille d'eau chaude que j'ai sous les pieds ; ne me tourmentez plus, ne me pressez plus, laissez moi calme, ne me détournez pas, ne cherchez pas à me distraire lorsque je me recueille afin de mourir. »

Ainsi, prêt pour la mort, il demanda tous ceux qui l'avaient soigné durant sa maladie ; il appela aussi son domestique, il voulut que tout le monde l'entourât.

« Tout le monde auprès de moi, disait-il, que je voie tout le monde. » Et alors, comme le moment était solennel et n'admettait plus le mensonge ni le mystère, on se prit à s'entretenir avec lui de sa mort : « Qu'elle est longue ! » disait-il, et on lui répondait : « Soyez patient, et vous cesserez bientôt de souffrir. »

Il ne se lassait pas de nous regarder tous, et de nous dire affectueusement, mais d'une voix presque éteinte : « Je vous vois, je vous vois encore », et il nous désignait tous par nos noms.

Il y eut un moment admirable et terrible. Cette agonie si peu semblable à une lutte prit un caractère plus violent, et l'asphyxie, on le croyait du moins, allait suffoquer le malade.

Alors la sœur de Bon Secours se prit à réciter tout haut les suprêmes prières. Frédéric Soulié les redisait à voix basse, et nous tous, fondant en larmes, nous les répétions avec lui, pour lui, et sur lui. Mais l'heure n'était point encore arrivée, l'asphyxie cessa de croître et d'envahir. Frédéric Soulié avait Béraud à sa gauche, Mme Béraud à sa droite ; Béraud lui tenait la main gauche : « Mon ami, lui dit le mourant, cette main est déjà inerte, elle ne sent plus celle d'un ami : si vous en voulez une qui réponde à votre étreinte, prenez celle-ci. » Et il lui tendit la droite, L'autre appartenait déjà à la mort.

Vous n'imaginerez jamais une sérénité pareille à celle qui se répandait doucement sur le visage de celui qui nous quittait. Avant de se retirer d'avec nous, il voulut nous laisser à chacun un souvenir ; il donna son portrait, sa montre, sa tabatière. Comme Mme Béraud cherchait à lui mettre une bague au doigt en lui disant qu'elle la reprendrait plus tard, « Plus tard !... Oh ! non, madame fit-il tout bas, on ne reprend jamais un bijou sur un cadavre, cela porte malheur. »

A l'heure de la mort notre admirable ami semblait transfiguré, sa pensée s'élevait, sa langue était la langue immortelle de la poésie. Il parlait et ne parlait plus qu'en vers. Il adressait des vers à tous ceux qui l'entouraient : à ses deux médecins, à ses amis présents, aux artistes absents qui avaient eu leur part dans ses succès ; nous écoutions, nous préions l'oreille ; malheureusement le hoquet entrecoupait ses paroles et ne nous permettait pas toujours de les saisir complètement. Je pris un moment la plume et j'écrivis sous sa dictée. J'avais été pendant près de quinze années son secrétaire. Dieu fut assez bon pour me permettre de l'être encore à sa dernière minute.

Je ne vous donnerai pas ses vers, Béraud les a recueillis, et il vous les redira à tous sur sa tombe.

Si, à ces derniers instans, quelqu'un était entré parmi nous, il aurait vu nos pauvres courages ébranlés, la force de la pauvre sœur confondue, tout le monde éclatant en sanglots, et le mourant, lui seul, les yeux levés au ciel, aspirant après le repos dans la paix infinie.

Il avait une telle foi, un tel rayonnement de confiance sur le visage, que Béraud prit son fils par la main et demanda pour lui la bénédiction du mourant : « Enfant, lui dit Frédéric Soulié, tu es appelé bien jeune à voir un sévère spectacle ; aime ton père, aime ta mère, et sois bon pour tous ; quand on n'a fait de mal à personne, on meurt tranquille comme je meurs. Regarde ! » Puis il recommanda à Béraud d'aller consoler son père, son père, qu'il aimait tant, et qu'il n'avait pu embrasser avant de mourir.

Encore quelques instans et ses yeux se voilèrent sans qu'il les eût détachés de ceux qui n'étaient qu'une famille autour de lui. Sa tête se renversa, deux larmes s'échappèrent de ses yeux, il n'était plus. Ainsi est mort un homme de bien, qui sera un homme illustre et qui n'a cependant donné que la moindre part de son talent à sa gloire. Ceux qui l'ont connu savent seuls ce qu'il portait encore dans son cœur et dans sa tête, mais c'est là ce qu'il vous appartient de dire et que vous direz mieux que moi. Pour moi, ma tâche est remplie ; soyez l'interprète du deuil public ; je porterai le mien en secret, moi qui ne suis rien, moi qui ne puis avoir qu'un orgueil et qui le garderai toute ma vie, celui d'avoir aimé Soulié, celui d'avoir vécu auprès de lui, d'avoir été de moitié dans ses secrets et de me dire : Il m'a traité comme un ami, il m'a toujours nommé son frère.

ACHILLE COLLIN.

Un autre poète, car la lettre que vous venez de lire est toute empreinte de poésie,—la poésie n'est-elle pas la langue du cœur ! —Adolphe Dumas, qui a eu le douloureux privilège d'assister aux derniers momens de Frédéric Soulié, rend compte de son agonie en quelques mots, adressés peu d'heures après la mort du poète à l'un des journaux du soir :

« Soulié s'est vu mourir, ou plutôt son âme a vu mourir son corps avec une tranquillité lucide qui ressemble à tout ce qu'on a écrit sur la mort des justes. Voici ses dernières paroles : « J'aurais bien besoin de vivre pour être reconnaissant : Béraud, ayez soin de mon vieux père. Voici des vers que je compose pour vous tous ; écrivez-les, Collin ; faites approcher cet enfant, faites-le mettre à genoux ; c'est un enseignement pour lui. Je n'ai jamais écrit contre la religion ; si je l'ai fait quelque part, c'est par légèreté. Merci, mes bons amis, vous êtes tous là, je vous vois bien tous. J'ai les pieds trop chauds.—Mais, mon ami, vous avez froid.—Tant mieux, la mort viendra plus vite.—Vous voyez bien que vous avez froid.—Non, je suis mort. » Voilà son dernier mot, et ce que la mort a permis pour nous consoler et pour nous persuader de l'immortalité de cette âme.

« Les biographies vont commencer l'histoire de cette vie laborieuse, commencée par *Roméo et Juliette*, et qui finit par des vers à son dernier soupir ; et nous recueillons aussi cet enseignement, à cette heure toute troublée, que la France vient de perdre sans doute un grand poète qui n'a pu l'être.

« Ses souvenirs de *Roméo et Juliette* lui ont fait écrire les *Amans de Murcie* plus tard, à quarante ans, tant il était fidèle à sa poésie et à ses amours de jeunesse ; et, s'il n'a pas été le poète qu'il voulait, il l'a dit dans les *Mémoires du Diable*, c'est qu'il avait eu horreur de la misère, et que sa plume était trop riche pour mourir de faim. »